

Ce que je dois à Dib

Abdelkader Djemaï¹

Résumé. En 1963, un an après l'Indépendance, je découvrais, non sans fierté, pour la première fois au collège, des auteurs algériens qui n'étaient pas dans les programmes de l'école française que j'avais fréquentée. Parmi eux, Mohammed Dib et sa *Grande Maison*. A 15 ans, je franchissais ainsi le seuil de cette littérature qui allait m'accompagner dans ma vie de lecteur et d'écrivain.

Je voudrais ici raconter ma relation avec l'œuvre diverse et riche de Mohammed Dib, mes rencontres avec l'homme et mon regard sur certains de ses romans et recueils de poésie. Dans ce témoignage personnel, j'aimerais évoquer ce qu'il a pu apporter aux écrivains de la génération de l'Indépendance.

Mots clés : indépendance ; Oran ; Mohammed Dib ; école ; enfance ; dette ; témoignage.

[es] Lo que le debo a Dib

Resumen. En 1963, un año después de la Independencia, descubrí por primera vez en el instituto, no sin orgullo, a autores argelinos que no figuraban en el programa programa de estudios de la escuela francesa a la que había asistido. Entre ellos, Mohammed Dib y su *Grande Maison*. A la edad de 15 años, crucé así el umbral de esta literatura que me acompañaría en mi vida de lector y escritor.

Me gustaría contar aquí mi relación con la diversa y rica obra de Mohammed Dib, mis encuentros con el hombre y mi visión de algunas de sus novelas y colecciones de poesía. En este testimonio personal, me gustaría evocar lo que fue capaz de aportar a los escritores de la generación de la Independencia.

Palabras clave: independencia; Orán; Mohammed Dib; escuela; infancia; deuda; testimonio.

[en] What I Owe to Dib

Abstract. In 1963, a year after Independence, I discovered, not without pride, for the first time in high school, Algerian authors who were not part of the curriculum of the French school I had attended. Among them was Mohammed Dib and his *Grande Maison*. At the age of 15, I thus crossed the threshold of this literature that would accompany me in my life as a reader and writer.

Here I would like to tell about my relationship with the diverse and rich work of Mohammed Dib, describe my encounters with the man, and express my views on his novels and poetry collections. In this personal testimony, I would like to evoke what he was able to bring to the writers of the Independence generation.

Keywords: independence; Oran; Mohammed Dib; school; childhood; debt; testimony.

Cómo citar: Djemaï, A. (2020). « Ce que je dois à Dib ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 35, Núm. 2: 139-141

C'est seulement à l'Indépendance, lorsque j'avais à peine quatorze ans, que je découvris, avec fierté et admiration, l'existence d'écrivains algériens qui étaient, depuis le début des années cinquante, publiés par des grandes maisons d'édition parisiennes comme Le Seuil et Julliard. Jusque-là je n'avais jamais entendu parler d'eux et encore moins à l'école primaire de Maraval où les petits colonisés que nous étions n'étaient pas nombreux.

A la rentrée de septembre 1962 qui s'annonçait problématique, voire incertaine en raison du manque d'enseignants, de manuels et de matériel pédagogique, cette école prit le nom de l'un de ces écrivains. Il s'appelait Mouloud Feraoun et avait été, six mois plus tôt, assassiné, avec cinq de ses collègues des Centres sociaux éducatifs, par l'OAS. A cause de cette dernière qui semait la terreur et de la fermeture de plusieurs établissements occupés par l'armée, durant deux ans nous n'avions pas pu poursuivre notre scolarité. Pour rattraper ce retard, les élèves qui avaient connu

¹ djemk2003@yahoo.fr

cette situation, furent alors directement affectés en classe de cinquième. Je rejoignis ainsi le lycée Hamou-Boutlélis situé sur le plateau de Gambetta, à l'autre extrémité d'Oran où je suis né.

Comme la majorité des jeunes de la génération de l'Indépendance, nous venions, après 132 ans de colonisation, d'un monde sans livres, sans bibliothèques et sans grandes traces écrites sinon celles de l'indispensable livret de famille et de deux ou trois papiers administratifs. Nous n'avions pas chez nous, où nous parlions seulement l'arabe dialectal, de livres ou de journaux, non pas parce que nos parents se désintéressaient de la lecture, mais parce qu'ils étaient analphabètes et d'origine souvent très modeste. Nous n'avions pas non plus, par tradition familiale et intellectuelle, hérité d'eux l'amour des arts et des lettres. Seuls les cinémas de quartier nous étaient accessibles. Une fois par semaine, j'y allais, généralement le soir, avec mon père pour voir des westerns ou des films d'aventures. Avec les héros des illustrés de l'époque, Blek Le Roc, Akim ou Zembla, c'est dans ces cinémas que j'ai commencé, je crois, à m'ouvrir à la culture, au désir d'imaginer, de raconter des histoires.

En 1962, avec mes lacunes, mes manques, mes naïvetés et mes ferveurs, je faisais en quelque sorte partie du premier lectorat qu'allait former le ministère de l'Éducation nationale qui venait d'être créé dans le gouvernement présidé par Ahmed Ben Bella. Durant cinq années et jusqu'en classe de terminale nous avons, dans le programme de français, étudié ou travaillé sur des extraits de *L'Avare* de Molière, de *Phèdre* de Racine, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, le *Germinal* d'Émile Zola, le *Candide* de Voltaire, les *Lettres persanes* de Montesquieu, les poèmes de Nazim Hikmet et de Paul Eluard.

Parallèlement à ces œuvres qui appartiennent au patrimoine littéraire universel, nous découvrîmes *Le Fils du pauvre*, *La terre et le sang* et *Les chemins qui montent* de Mouloud Feraoun, *La Grande Maison*, *Le métier à tisser*, *L'incendie* et *Ombre gardienne* de Mohammed Dib. Nous retrouvions, comme dans *Nedjma* et *Le Cadavre encerclé* de Kateb Yacine, *Je t'offrirai une gazelle* de Malek Haddad ou *Les Alouettes naïves* d'Assia Djebar, des noms, des prénoms qui ressemblaient aux nôtres, des situations, des expressions, des paysages, des atmosphères qui reflétaient un environnement qui nous était familier. Racontant des histoires à la fois individuelles et collectives, leurs écrits, qui se déroulaient plus particulièrement dans le monde rural, nous étaient propres avec en toile de fond une réalité sociale et politique vécue par nos parents et nos aïeux, pour la plupart d'origine paysanne.

Ma véritable rencontre avec l'œuvre de Mohammed Dib s'est faite en classe de quatrième avec un poème d'*Ombre Gardienne*, « Sur la terre, errante ». Plus d'un demi-siècle après, j'ai encore en mémoire ces passages qui m'avaient, par leur belle simplicité et leur profondeur, touché :

Etrange est mon pays où tant
De souffles se libèrent,
Les oliviers s'agitent
Alentour et moi je chante [...]
Moi qui parle, Algérie,
Peut-être ne suis-je
Que la plus banale de tes femmes
Mais ma voix ne s'arrêtera pas
De héler plaines et montagnes ;
Je descends de l'Aurès,
Ouvrez vos portes
Epouses fraternelles,
Donnez-moi de l'eau fraîche,
Du miel et du pain d'orge.
Je suis venue vous voir,
Vous apporter le bonheur,
A vous et vos enfants ;
Que vos petits nouveaux nés
Grandissent,
Que votre blé pousse,
Que votre pain se lève aussi
Et que rien ne vous fasse défaut,
Le bonheur soit avec vous

(Dib, 1961 : 23-24).

Après le petit Fouroulou du *Fils du pauvre*, j'ai fait connaissance avec Omar de *La Grande Maison*. Deux enfants de la période coloniale confrontés, dans les années 30, à la misère et aux affres de la faim qui, pour plusieurs d'entre nous, n'était pas une inconnue. Dans ce premier roman de Dib, je retrouvais le poème « Sur la terre, errante », un chant qui prendra des accents funèbres dans la bouche de l'émouvante Menoune, la sœur, malade et répudiée, du militant Hamid Saraj recherché par la police française.

Avec Dar-Sbitar, habitée par des familles nombreuses et pauvres, j'étais plongé dans l'univers du *haouch* – qu'on appelle à Tlemcen, la ville natale de Dib, *wast dar*, – où j'avais, à Oran, grandi dans les années cinquante. Tout de

suite j'entrais en empathie avec Omar, avec sa mère Aïni, ses deux sœurs Aïoucha et Mériem, sa grand-mère maternelle grabataire, ses proches, ses voisines ou avec d'autres figures comme son instituteur M. Hassan. Leur quotidien était plus âpre, plus violent, plus tragique que celui dans lequel je vivais, à cette époque, avec les miens.

Ce travail au lycée fut, peut-être, élémentaire, parcellaire, insuffisant en raison, à cet âge-là, du peu de maîtrise de la langue et des difficultés à appréhender les complexités et les subtilités de la création littéraire. Toujours est-il qu'au-delà des notes et autres appréciations que nous guettions, il ouvrait à chacun la possibilité de faire, selon sa sensibilité et ses préférences en matière d'étude, mieux connaissance avec cette littérature qui fut, il y a presque soixante ans, une révélation pour moi. Une littérature qui est enseignée à l'université et à l'étranger aujourd'hui.

Avec le recul des ans et la lecture, plus tard, de ses autres livres comme *Qui se souvient de la mer*, *Le désert sans détour*, *Neiges de marbre* ou *L'Enfant-jazz*, l'œuvre de Mohammed Dib, qu'il continuait patiemment de bâtir, était, pour moi, devenue évidente, souveraine et riche. En le lisant, j'avais peu à peu pris conscience de l'importance de mener, comme il le faisait avec assiduité, un travail littéraire de longue haleine. Exigeant et fidèle à lui-même, il avait, avec bonheur, pratiqué le conte pour enfants, le roman, le récit, la nouvelle, l'essai, le théâtre et la poésie. Des genres qu'il maîtrisait avec talent, n'hésitant pas, sans ostentation et sans artifices, à proposer des formes neuves qui pourraient surprendre et parfois dérouter le lecteur.

Au-delà de ce qui pouvait apparaître dans mon adolescence comme une performance éditoriale, je presentais que la diversité de son inspiration et la force de son style était un exemple pour moi qui avais commencé à m'engager dans la voie périlleuse et exaltante de l'écriture. Derrière cet écrivain essentiel et discret, il y avait aussi l'homme qui avait exercé plusieurs métiers et qui se considérait, avant tout, comme un artisan. Il ne s'est jamais construit un personnage en adoptant des postures de maître ou de donneur de leçons.

Que dire encore sur cet auteur que j'ai connu et que je rencontrais à l'occasion de salons du livre ou de manifestations littéraires organisés dans l'Hexagone ? Sinon lui exprimer ici ma reconnaissance pour l'attention et l'amitié qu'il témoignait à mes publications, notamment pour mon roman, *Sable rouge*, qu'il chroniqua, en 1995, dans *Le Nouvel Observateur*.

Références bibliographiques

- Dib, M., (1996) *La Grande Maison* [1952]. Paris, éd. Seuil, coll. « Points ».
Dib, M., (2003) *Ombre gardienne* [1961]. Paris, La Différence.